

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 26

Artikel: Dzanlliettés
Autor: Mérine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une bosse, un nœud de bois. On en a fait un nom de famille que porta l'illustre mathématicien, l'abbé Moigno.

Jolie aussi, l'histoire de *mas*. Cette fois-ci, il n'y a plus parfaite concordance. En provençal, *mas* correspond à *maison de campagne*, ferme, métairie, à Arles, en Languedoc. Un *gros mas*, c'est une grande ferme, une grande exploitation agricole.

Le dictionnaire du vieux français de Godefroy a l'expression *maison fort* pour « manoir fortifié ». Maisonnage, bâtiment, demeure; maisonner, bâtir, action de bâtir, de construire.

Dans la *Gazette de Lausanne*, M. Ernest L. signale aussi quelques expressions vaudoises. Nous les retrouvons dans le provençal, dans le vieux français.

Ainsi, *bot*. En Provence, on dit plutôt *baby*: te crêpe coume un bābi = je te crêpe comme un crapaud. Le *c* devient *g* dans certains dialectes: grapaud. Dans l'anglais *baby* (poupon), ne retrouve-t-on pas l'idée de petitesse exprimée par le celtique *bab* (enfant). Par extension, les gamins pénibles sont appelés des crapauds, et bien des mères cajolent leurs enfants en les appelant « mon petit crapaud » (de préférence à *bot*, péjoratif).

Bot, selon Godefroy, subsiste dans le patois de la Champagne, du Poitou, de la Vendée, des Vosges, du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et de l'Isère. Toujours d'après Godefroy, *bô* désigne, en Suisse romande, une grenouille de la plus petite espèce ou plutôt une grenouille qui n'est pas encore parvenue à son développement. A Neuchâtel, c'est un crapaud. » L. Mn.

Distinguo. — On proscrivit en même temps, en Suisse, la *Pucelle*, de Voltaire, et le livre de l'*Esprit*, par Helvétius.

Un magistrat de Bâle, chargé de la censure et de la recherche de ces ouvrages pour les saisir, écrivit au Sénat:

« Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni esprit, ni pucelle. »

MA TANTE MARGUERITE

MA vieille tante Marguerite
Qui touche à ses quatre-vingts ans,
Me dit toujours: Pauvre petite,
Craignez les propos séduisants.
Fillette doit fuir au plus vite
Quand un berger lui fait la cour.
— Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.
Eh quoi, lorsque dans la prairie,
On me dira bien poliment,
Que je suis aimable et jolie,
Faudra-t-il me fâcher vraiment?
Un beau berger, si je l'irrite,
Prendrait de l'humeur à son tour.
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

Toutes les filles de mon âge
En cachette écoutent déjà
Des garçons le tendre langage,
Je ne vois pas grand mal à ça.
Ma tante veut qu'on les évite,
Mais je répondrai chaque jour:
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

Et l'innocente, un soir, seulette,
Fit la rencontre de Colin,
Qui d'abord lui conta fleurette,
Puis l'égaré de son chemin.
Si bien que la pauvre petite
N'osa plus dire à son retour:
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN).

— Le dernier numéro de la *Patrie suisse* nous donne une série de clichés d'actualité, portraits de disparus: le peintre Max Burri, Marius Demiéville, de Paris; des vues relatives au transport des grands blessés, aux fêtes de Canisius à Fribourg, etc., etc.

DÉBITEUR POUR RIRE

UN peintre-décorateur avait maille à partir avec ses créanciers. Les agents de poursuites, plus que les clients, hélas! assiégeaient son atelier. Naturellement, ils s'en retournaient toujours bredouilles. On accédait au refuge du peintre, situé en sous-sol, par un couloir de ciment, en plan incliné, de deux mètres de long et à ciel ouvert.

Un hiver où la température était particulièrement rude et les créanciers pressants, notre homme, chaque soir, et le matin encore, si cela était nécessaire, avait soin d'arroser copieusement le plan incliné, veillant toutefois que l'eau y demeure et ne pénètre pas dans l'atelier. Puis il attendait, sans inquiétude, fumant des pipes et donnant de temps en temps un coup de pinceau à l'un de ces ouvrages qu'on a toujours sous la main, ébauchés un jour de désœuvrement et qu'on ne termine jamais.

Alors, après neuf heures du matin, ou plus tard, par la fenêtre de l'atelier, le peintre voyait inmanquablement venir l'un de ses créanciers ou de leurs émissaires. Arrivé au sommet du couloir, le visiteur avançait le pied avec prudence, faisait un timide essai de descente. Puis il reculait aussitôt, crainte d'un ridicule et douloureux par terre. Il appelait:

— Hé! X..., êtes-vous là?

Et X... ouvrait la fenêtre:

— Mais, c'est sûr, que je suis là! Où voulez-vous que je sois ailleurs qu'à mon atelier, par un temps pareil? Et puis, et les commandes, donc! Descendez seulement.

— Descendez!... descendez!... Y a pas mèche; votre couloir est tout gelé.

— Que ça fait-il?

— Comment, que ça fait-il?... Je ne veux pas me casser le cou... Y a-t-il du nouveau?

— Du nouveau?...

— Oui, rapport au compte de M. Y...? Vous savez bien!...

— Ah!... oui... oui... oui... Mon té, non! Je n'ai pas le « rond ». Venez voir!...

— Mais quand je vous dis que je ne peux pas descendre cette tonnerre de pente: elle est en verglas. Tâchez-vous donc d'y penser, à ce compte, que diable!

— Mais je ne fais que ça.

— Eh bien, dites, je reviendrai demain. Et semez-vous un peu de cendres sur cette glace, hein!

— Des cendres! Vous êtes bon! Où les prendrais-je? Je n'ai pas le moyen de me chauffer, moi.

— Oui, enfin, à demain. Au revoir!

— Au revoir!

Et le peintre, tranquille pour un moment, reprenait, souriant, sa pipe et son pinceau.

Trois mois après, le printemps étant revenu et le soleil ayant fondu la glace du couloir, l'atelier, sans défense, était plus que jamais en butte aux assauts des agents de poursuites. Même, comme le loyer du dernier trimestre n'était pas payé, le propriétaire avait intimé à X... l'ordre de déménager dans les huit jours et mis sous séquestre tout le contenu de l'atelier.

Mais le lendemain du jour où il avait reçu son congé, X... trouva miraculeusement, auprès d'un ami, la somme nécessaire au paiement du loyer, ce qui lui permettait de rentrer en possession de ses « instruments de travail ». Il avait aussi déniché un autre local, d'un prix moins élevé que celui d'où on le chassait si impitoyablement.

Six jours plus tard, X... déménageait. Tout son bien: quelques chevalets boiteux, quelques pots de couleur, une planche à dessin, tenaient dans une charrette à bras, que l'aidait à traîner un de ses « copains ».

En chemin, ils croisent l'agent de poursuites, qui, reconnaissant X..., l'interpelle, intrigué:

— Alors, X..., vous déménagez, comme ça, sans rien dire? Où allez-vous?

— Oh! tout proche, à deux pas.

— Et tout votre matériel est là, dans cette charrette?

— A peu près. Je n'ai plus à mon atelier que mon coffre-fort. Mais je n'ai pu trouver aujourd'hui de serruriers pour m'aider à le transporter. Je le déménagerai demain soir.

— Votre coffre-fort?

— Oui! Et puis quoi?...

Le lendemain matin, de bonne heure, l'agent de poursuites, ayant l'assentiment du propriétaire, pénétrait, accompagné de deux ouvriers serruriers, dans l'atelier que le peintre venait de quitter. Il voulait saisir le coffre.

En effet, encastré dans un enfoncement de mur, était un coffre-fort superbe et d'apparence tout neuf.

Les serruriers enlèvent leurs vestes, retrouvent les manches de leur chemise, se crachent dans les mains et, saisissant à pleins bras le coffre, tirent à eux de toutes leurs forces.

Patastras! Les voici tous deux à terre et le coffre par dessus. L'agent de poursuites en a pâlé d'émotion.

Mais, aussitôt, les serruriers se relèvent, et rient. Ils sont indemnes.

Le coffre de X... était une misérable caisse de sapin, sans fond, à laquelle, avec un air admirable, il avait donné figure de coffre-fort. C'était à s'y méprendre.

Et l'agent de poursuites, revenu de sa peur, rit à son tour... mais jaune.

J. M.

Demande de congé.

Une brave femme d'un tout petit village ignoré, a écrit au colonel sous les ordres de qui sont enrôlés ses fils, actuellement mobilisés pour lui demander un congé pour son mulet. Voici cette lettre, délicieuse en sa naïveté:

« Mon très estimé et respectueux colonel,
» Mon mari ai mort il y a quatre ans à la Toussaint; jé une fille, mais elle a marié un chenapan et abite en ça.

» A part cela, la mobilization m'a pris un mulet et trois garçons. Je vous demande huit jours de vacances pour mon mulet à cause des vendanges, qu'il y aura bien du fruit et rapport que je suis trop en âge pour porter la brante.

» Je vous le retournerai de suite après.

Veuve Y... »

Sans malice. — L'institutrice d'une classe spéciale pour enfants « retardés », dans une de nos villes vaudoises dont nous tairons le nom, a reçu une lettre portant l'adresse suivante:

Mademoiselle X...;

directrice des retardés
de la Municipalité de ...

DZANLLIETTÉS

DAO teimps dai pétairus a pierre, l'ai ia zonna défreguenaie à Willemergue de les Zallemanes. Lai avâ des sordats de Maodon, de Tsapalla, de Vutzerein, quié de lou distri... Cliau sordats, vêtus ein militairo formavont on bataillon que commandavé lo majo Tatseron de Maodon, on rudou lulu que ne badenavé quié tot justou. Lai avâ dein ci bataillon on petit crazet de Vouilliens que s'appellâvé Bournand, on rudou cò que n'avai pas pouèrè de sé tapâ.

Peindeint la bataille cein s'étsaudavé fô, on grand rappodu de Vouilliens, on certain Thonnâ sé trovavé decouté lou petit Bournand, lou grand Thonnâ était bianc coummein on

pantet, tant l'étais émochounna, quié, po bin vo dere, le grulavé dein sé tzaussés. Adan lou petit Bournand lai de por lai bailli dâo coradzou : — Dis vai, Thonnâ, se t'as pouère, catze té derré mē!...

Dein lou teimps dao Pont à la cliotzetta, on voyageu dé Lozena que veniaî fère dai zaffèrès à Maodon avai fautâ dé rasâ, eintra tsi on frâtaî. Lou voyageu, qu'étaî on bon farceû, atteindai son tor dein la boutequa dao coiffeu peindeint qu'on autrou individu sê fasâi copa les cheveux. Quand ye fût lou tô dau monchu de Lozena dé sê setâ chu la chaûla dévânt lou meriau, ye de dinche au frataî :

— Quié fédé vo dé sâo que vô copâvé ?
— Ye les tsampou dein la Brouyé.
— Malheureux que vos ité, les atzétou mē, et les pâyou bin ; gardâ lē mē, ye vo lē preindrai quand ye repasséri dein dou zans.
Dou zans apri, lou voyageu repassé pè Maodon, va sê fère rasâ tsi lou coiffeu que lou recognâ tot dé suite et l'ai de :
— Adzetâ vo adi les cheveux ?
— Quien cheveux ?
— Vô seidê bin, vo m'ava de, l'ai ya dou zans...

Lou voyageu que commeincivé à sê rappelâ, lai repond :

— Oyi, ye les adzitou adi.
— Ah tant mî, que l'ai répond lou frataî, yien ai trei sâ.
— Allâ piré lē tsertsi.
Et lou frataî ein rameinné trei grô sâ.
— Montrâ mē lē va que l'ei de lou farceu.
Ma quand lou frataî l'eut aôvert lē sâ, lou voyageu lei de :
— Lē bin damadzou que vô les aussi meicliâ, ye fau cheidrê lē nei, lē blionds, lē payernâ, lē biancs et pû quand vo lē z'arâ bin séparâ ye vo lē adzetêri.

Vo zarai faillu veiré la tita dâo frataî ; ye vit bin tot dé suite que lou voyageu l'avai volliû sê fottre dé li ; mâ coumeint l'avai à fêrê avoué on galé client, ye se réteint.

Lou voyageu payî demi pot et ye restèrent bons amis quand mimou, mâ quand les amis dau coiffeu volliavânt lou couïonna, ye n'avânt qu'a lei parla dei sâ de cheveux.

(Communiqué par MÉRINE.) On Syndique.

Le plus vorace des animaux. — Quel est l'animal le plus vorace ? demandait à table un pince sans rire.

— Le tigre, dit un de ses commensaux.
— Le boa, répondit un autre.
Et d'autres encore : le requin, la baleine, l'aigle, la poule, l'homme !
— Vous n'y êtes pas, le plus vorace des animaux, c'est... la sardine.
— ?...
— Oui, la sardine, parce que ça dine et ça redine.
Horrible, n'est-ce pas ?

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

V

Oh ! l'aimable, la charmante fille ! pensa ce dernier, tandis que ses grands yeux noirs brillaient de tout leur éclat. Elle a dit « Danke viel mal » sans doute pour indiquer que le parapluie est assez grand pour deux. — Oh ! la charmante jeune fille ! — Du reste, la conversation fut peu variée. De temps à autre seulement Louis s'adressait à l'ânesse :

— Là, là, tout doux, Cocotte ! Allons. — Ce n'est pas que cela fut nécessaire, car la pauvre bête ne songeait guère à quitter son pas pacifique ; mais Louis éprouvait le besoin de rompre le silence. Était-ce pour montrer à Rœseli que si elle

eût su le français, il ne serait pas resté ainsi coi pendant toute la route ? Était-ce pour autre chose ? Je ne sais.

Bientôt on fut à Ouchy. Contre son habitude, M. Marlet avait quitté la pinte à 6 heures et demie ; il voulait être à la maison pour recevoir la fille de la sœur de sa défunte.

— Y est-elle ? cria-t-il de la fenêtre, dès qu'il entendit les pas des arrivants. C'est bien vous, quoi ?

— Oui, c'est nous, répondit le petit Louis ; un peu mouillés, mais en bon état.

Là-dessus, Marlet descendit avec le falot.

— Bonsoir, ma nièce par alliance, dit-il en serrant la main de Rœseli avec plus d'affection qu'on n'aurait pu s'y attendre de sa part. L'allemand et moi nous ne nous connaissons guère, mais c'est égal : le cœur n'est pas dans la langue. Tout en posant ce bel aphorisme, notre oncle entraînait la jeune Bernoise. Louis Bernard la vit disparaître dans la maison.

— Voici la Rouge, dit Marlet, en désignant sa femme assise près du feu de la cuisine. C'est ta tante quasiment, une vieille folle ; si elle gronde, il ne faut pas y prendre garde. Allons, Milady, ajouta-t-il au bout d'un moment, en s'adressant à la servante, tâche de nous faire à souper.

On se mit à table ; Rœseli n'avait rien compris de ce qui se disait, mais l'intérieur de son oncle lui paraissait extraordinaire. M. Marlet devait s'être remarié, son père le lui avait dit ; cette grande sêche à cheveux rouges était sans doute la nouvelle femme ; mais pourquoi son visage était-il si refrôgné ? Elle ne lui avait pas encore desserré les dents et ne lui avait pas adressé le plus petit mot de bienvenue. — Peut-être est-ce la mode dans le canton de Vaud, pensa la jeune fille, et ses réflexions se portèrent ailleurs.

M. Marlet considérait sa nièce avec beaucoup d'attention.

C'est tout à fait le portrait de la bienheureuse défunte, remarqua-t-il enfin avec une sorte d'attendrissement. Les mêmes yeux, la même bouche... Il n'en dit pas davantage. Son œil gris venait de rencontrer le regard courroucé de Pauline ; or Marlet, pour ce soir-là du moins, voulait éviter le conflit qui ne manquait pas de s'élever toutes les fois qu'on parlait de la première.

Le lendemain, à 7 heures, le soleil se leva radieux.

Et les quinze bourriques, d'un pas grave, mesuré, tête baissée et l'échine creuse, gravissaient la montée d'Ouchy.

A dix pas en arrière, le petit Louis, l'air tout pensif, semblait avancer machinalement sur le trottoir. Mais bientôt, sans le remarquer, il dépassa ses bêtes. La Grise, de l'autre côté de la route, avait bravement allongé le cou vers un chardon, depuis huit jours l'objet de ses plus vives convoitises. Ce mauvais exemple, resté impuni, avait démoralisé toute la troupe. Jacqueau lui-même, le vieux pelé, d'habitude si plein de résignation, se frottait contre la haie. Ouf ! quel délice de pouvoir enfin chasser ce vilain taon, ce vampire inexorable ! — Goulu aussi s'était arrêté. Un peu obèse, il commençait à avoir le souffle court, et puis il y avait là, arrosée par l'eau de la coulisse, une touffe d'herbe d'un vert si appétissant ! certes, le fruit ne pouvait être défendu ; personne ne serait assez fou pour le prétendre ;... oui, la conscience de Goulu était tranquille. Et cependant son gros œil se tournait bien souvent vers le maître. Goulu savait que le temps était précieux... décidément, il se sentait chatouillé par certaines petites inquiétudes fort désagréables. — Mais le maître semblait avoir oublié son fôuet et ses ânes. Les pensées de Louis Bernard étaient ailleurs.

Revenons à Rœseli. Son nom lui allait à merveille. C'était bien une petite rose des champs, point embellie par la culture, mais charmante dans sa simplicité : une délicieuse Mœdéli comme vous en avez vu sans doute. Elle avait une amoureuse fossette au menton et des tresses blondes, arrangées en couronne au-dessus de la tête. Si vous ajoutez à cela des joues roses, bien fraîches, et un petit nez légèrement en l'air, vous aurez son portrait. Mentionnons en outre ce costume agaçant que savent si bien porter les jeunes Bernoises. Il rendrait presque jolies les plus laides : taille gris-cendre avec plastron de toile blanche, artistement plissé sur la poitrine ; jupe bleue, ornée par le bas d'un large velours noir.

Le père de Rœseli était donc de Berne, un peu ourson, mais bon homme. Dans sa jeunesse il avait été, pendant deux ans, jardinier chez un riche propriétaire de Lausanne. Ce fut là qu'il fit connaissance de la belle-sœur de Marlet, qui était cuisinière dans la maison. Elle lui plut, et il l'épousa pour rentrer bientôt après dans son canton, où son père venait de lui laisser un petit bien en héritage. Au bout d'un an, la nouvelle mariée mourut en mettant au monde une fille ; on la nomma Rœseli. Lorsqu'elle eut quinze ans et demi, son père décida qu'elle devait apprendre le français. Quoi de plus naturel que de l'envoyer chez l'oncle Marlet d'Ouchy ! Ainsi fut fait, et Rœseli, emballée dans la diligence, arriva dans le gentil canton de Vaud, comme nous l'avons vu. Hélas ! la pauvre y fut bien malheureuse, ne comprenant pas ce qu'on lui disait, et ne pouvant se faire comprendre que fort difficilement. Oh ! comme elle avait le *Heimweh* ! Et pourtant M. Marlet continuait à se montrer aussi prévenant que le comportait son caractère, toujours eu égard au souvenir de la défunte. Mais les amitiés de cet oncle faisaient peur à Rœseli. Ces gros rires, ces éclats de voix, cette brusque franchise, ces plaisanteries grossières remplissaient son cœur de tristesse. D'ailleurs M. Marlet était souvent pris de vin, et, le soir, quand il rentrait à la maison après avoir quitté la pinte, il ne fallait jamais lui parler.

— Quant à Pauline, la grande Rouge, elle avait voué à la jeune Bernoise une inimitié implacable. Ce n'est pas qu'elle fût jalouse de l'affection de son mari, qu'en eût-elle fait ? Son unique crainte était de voir par la suite, maison, carrières, brigantin, ânes et capitaux lui passer sous le nez. En effet, Marlet se faisait vieux, et de jour en jour il s'attachait davantage à sa nièce par alliance. — Pour éviter la catastrophe, le plus sûr moyen était d'éloigner Rœseli. Dans ce but, il suffisait de lui rendre la vie amère et le séjour d'Ouchy insupportable ; or, quoi de plus facile à une méchante femme ! — Milady fut renvoyée de la maison. On n'avait pas besoin d'une servante qui ne savait que paresser. M. Marlet lui-même dut en convenir. — Les premiers jours après son départ, Pauline fit semblant de la remplacer ; mais bientôt Rœseli, sans savoir comment, se trouva chargée de tout l'ouvrage. Elle dut faire la cuisine, soulever les grosses marmites, laver la vaisselle, porter l'eau, tenir propre la montée, sarcler le jardin, balayer la cour, cirer les souliers, et même porter la nourriture aux deux porcs savoyards. Encore, si on l'avait remerciée pour tout cela, mais non, rien ne se trouvait bien fait. Si un objet était perdu, cassé, détérioré, vite Pauline en accusait Rœseli. Pour parvenir à son but, la détestable femme mettait tout en œuvre. Elle n'épargnait ni les paroles injurieuses ni les procédés désagréables. La jeune Bernoise était en butte à mille et une et une tracasseries qui, prises séparément, ne semblaient pas bien pénibles à supporter, mais qui suffisaient par leur ensemble et leur continuité pour empoisonner son existence. Cependant la malheureuse victime n'écrivait rien chez elle. De quoi se serait-elle plainte ? Son père l'avait placée dans le *Welschland* pour apprendre le français tout d'abord, mais aussi pour se perfectionner dans les soins du ménage. On la faisait travailler, c'était ce qu'il voulait.

Mais tout le monde n'a pas les cheveux rouges dans le canton de Vaud. Il y eut un jeune homme qui bientôt se leva régulièrement une heure plus vite que par le passé, et qui, à côté de son propre ouvrage, trouva toujours moyen d'aller chercher de l'eau à la fontaine, de soigner les cochons savoyards, de fossoyer le jardin, de balayer partout. — Pauline enrageait, mais Rœseli était bien reconnaissante. Peu à peu, elle retrouva sa gaieté de jeune fille. Alors seulement elle s'aperçut que le lac était bleu, que le ciel était limpide et que les petits oiseaux voletaient dans la campagne, gazouillant comme dans le canton de Berne. Au bout de quelques mois, elle écorchait fort agréablement le français. Il fallait la voir badiner avec Louis Bernard ! Un samedi que celui-ci était occupé près de l'écurie à tout mettre en ordre pour le lendemain, elle arriva, par derrière, à pas de loup, et, vlan !... Voilà notre héros la tête et la moitié du corps dans un grand sac vide ! Quels joyeux rires ! (A suivre).

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^e.